Germanica

2 | 1987

Ethnicité et figures phobiques

Images du Polonais en Allemagne au XIX^e siècle

Das vielfältige Bild des Polen im Deutschland des 19. Jahrhunderts

The image of the Pole in 19th Century Germany

Paul Colonge

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2774>

DOI : 10.4000/germanica.2774

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1987

Pagination : 45-64

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Paul Colonge, « Images du Polonais en Allemagne au XIX^e siècle », *Germanica* [En ligne], 2 | 1987, mis en ligne le 13 février 2015, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2774> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2774>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Images du Polonais en Allemagne au XIX^e siècle

Das vielfältige Bild des Polen im Deutschland des 19. Jahrhunderts
The image of the Pole in 19th Century Germany

Paul Colonge

- 1 Le paroxysme des conflits interethniques atteint vers le milieu de notre siècle dans les rapports germano-polonais nous porterait à induire que ces tragiques événements sont l'aboutissement d'une situation permanente. En fait, une étude objective montre que, malgré des aspects conflictuels évidents, les relations germano-polonaises, pour la période qui nous intéresse, le XIX^e siècle, n'ont pas été uniformément négatives.
- 2 La difficulté, lorsqu'on aborde le problème de rapports inter-ethniques avec des exigences scientifiques, réside dans le manque de fiabilité des sources : ce genre de problèmes soulève les passions, rares sont les auteurs mus par un souci d'impartialité¹. De plus, la tendance a été, aux XIX^e et XX^e siècles, de juger du passé selon des critères nationaux qui n'avaient ni le même contenu, ni la même force avant la Révolution française.
- 3 En ce qui concerne notre thème, nous insisterons sur l'importance du pluriel « images » ; il y a eu en effet, à tous les moments de notre période, coexistence d'images différentes. D'autre part, comme l'indique le libellé, nous n'envisagerons ici qu'une des deux faces des rapports bilatéraux, les visions allemandes du Polonais et pas l'inverse. Mais ces représentations que les Allemands se font des Polonais nous conduiront inévitablement à étudier les attitudes qu'ils adoptent envers eux.
- 4 Après avoir fait le point de la situation germano-polonaise à l'aube du XIX^e siècle, nous nous pencherons sur l'évolution des attitudes allemandes dominantes à l'égard des Polonais : dans la première partie du siècle prédomine la polonophilie – le mot n'est pas trop fort, comme nous le verrons ; après la révolution de 1848 apparaît une réaction de défense à l'égard du mouvement national polonais. Mais, dans les deux périodes, coexistent, en Allemagne, selon les secteurs de l'opinion, des attitudes polonophiles et polonophobes.

- 5 Les rapports entre Allemands et Polonais sont d'abord commandés par la géographie ; il en est des peuples comme des particuliers : les relations de voisinage et de mitoyenneté appellent les conflits, l'absence de frontières communes facilite l'amitié, ainsi entre Français et Polonais, de même les rapports germano-espagnols ont-ils été généralement bons. La possession du sol conduit à l'affrontement, la plaine du nord de l'Europe, sans grands obstacles naturels, y prédispose. Vers la fin du Moyen Âge il semble y avoir une stabilisation relative de la frontière linguistique germano-polonaise dont les négociateurs de Versailles tiendront compte pour l'établissement de la frontière occidentale du nouvel État polonais, même s'il subsistait, de part et d'autre, d'importantes minorités, vu l'enchevêtrement des deux ethnies dans des régions comme la haute Silésie, la Posnanie ou la Prusse occidentale. D'ailleurs il n'y avait pas coïncidence parfaite entre langue et volonté politique². Cela tient sans doute au grand nombre d'unions qui se reflète dans la patronymie. Le romancier Johannes Bobrowski, en une formule humoristique, résume bien la situation : « Les Allemands s'appelaient Kaminski, Tornachewski, Kossakowski, les Polonais Lebrecht et Germann »³. Au cours des siècles, de nombreux artisans allemands étaient venus s'établir en Pologne et y avaient épousé des Polonaises.
- 6 Mais parler des rapports germano-polonais au XIX^e siècle, c'est évidemment se placer dans le cadre des scandaleux partages, puisque deux des États bénéficiaires de ces partages étaient allemands, du moins leurs souverains. En effet, lorsque interviennent ces arbitraires décisions, le problème ne se pose pas en termes nationaux, mais dynastiques. Ce ne sont ni le peuple russe, ni le peuple allemand qui s'approprient des portions de Pologne, mais les Romanov, les Habsbourg et les Hohenzollern. D'ailleurs l'immense royaume de Pologne antérieur aux partages n'était-il pas lui-même un État multi-national⁴ ?
- 7 Malgré leur caractère dynastique ces annexions n'en posent pas moins sur le plan pratique, administratif, des problèmes interethniques. L'existence de provinces polonaises en Autriche et en Prusse intensifie nécessairement les rapports germano-polonais. Quelles vont être les relations entre les sujets polonais et l'administration de leurs nouveaux maîtres ? À première vue il s'agit de rapports inégalitaires. Dans la pratique, la situation est plus complexe : tant que les problèmes ne se posent pas pour les gouvernants allemands en termes nationaux, essentiellement jusqu'à 1848, les provinces polonaises jouiront d'une relative autonomie administrative et culturelle. Dans la seconde partie du siècle, mais surtout après la création de l'Empire allemand, la situation s'aggrave pour les Polonais de Prusse en raison des tentatives de germanisation. Inversement en Galicie, dévolue à l'Autriche, l'autonomie administrative et linguistique s'élargit à partir de 1867⁵.
- 8 L'administration dépend, pour une part, des conceptions politiques et administratives du corps des fonctionnaires. Or le service public prussien, en cette fin du XVIII^e siècle, est pénétré par les conceptions du despotisme éclairé. Il s'agit de rationaliser la vie et donc la gestion de l'État. Mais là joue pour beaucoup l'image que la puissance administratrice se fait de ses administrés.
- 9 L'image de l'autre se reflète d'abord dans la langue courante ; elle s'avère, hélas, plus souvent négative que positive. Ainsi, malgré l'amitié que les Français portent au peuple polonais, ils ont retenu comme caractéristique nationale l'ivrognerie ; qui ne connaît la locution « soûl comme un Polonais » ! Les Allemands, eux, accolent à Polonais la notion de désordre. Une tournure très fréquente, du moins jusqu'en 1945, était *polnische*

Wirtschaft, l'équivalent du français « pagaille » et dont le sens est à peu près « gestion à la polonaise ». Cette expression née au XVIII^e siècle semble se fonder sur le caractère ingouvernable, pour ne pas dire anarchique, de la république nobiliaire polonaise qui précisément excita les convoitises de ses voisins et conduisit aux malheureux partages. La paternité en reviendrait à un représentant des Lumières, l'anthropologue Johann Förster. Et ainsi Frédéric-Guillaume II, prenant possession de son butin, en 1793, aurait⁶ parlé, en français, d'« économie polonaise »⁷. L'expression pénétra dans les classes populaires et se voulut sans doute une allusion au fait que, dans les régions de peuplement mixte, les fermes polonaises semblaient moins bien tenues que les exploitations allemandes. Car, si l'on en croit Heinrich Laube, écrivain de la très polonophile « Jeune Allemagne », cette expression s'entendait fréquemment en Silésie :

L'expression *polnische Wirtschaft* était en Silésie si courante que l'on ne pouvait amener les gens de là-bas à croire à la possibilité d'un État polonais⁸.

- 10 C'est évidemment dans les régions de contact que les réactions hostiles à l'ethnie étrangère se manifestent davantage. Il faut d'ailleurs noter que les Polonais eux-mêmes apportèrent le meilleur démenti à cette expression, en mettant en échec les « lois de colonisation » à partir de 1885 (v. *infra*, p. 61).
- 11 Sinon nous n'oublierons pas que dans le dernier tiers du XVIII^e siècle c'est un Allemand, l'historien et philosophe de la culture Herder, quia mis les Slaves en honneur, vantant leur caractère originel, leur nature pacifique et les promettant à un grand avenir. Il prédit même que l'Ukraine deviendra une nouvelle Grèce⁹. Pour sa part, il soutient le malheureux Stanislas Leszcynski et il se soucie de trouver un emploi au philologue Groddek¹⁰. Un peu plus tard, le musicien et écrivain romantique E. T. A. Hoffmann, l'auteur des contes, vit en Pologne comme fonctionnaire prussien, entretenant d'excellents contacts humains – il épouse une Polonaise – et culturels avec les milieux cultivés de Plock, puis de Varsovie. Il fut un des premiers à s'intéresser à la musique polonaise. Un autre fonctionnaire prussien et auteur romantique envoyé en Pologne sympathisa avec ses administrés, Zacharias Werner. Il s'est marié trois fois, avec trois Polonaises ! Séduit par la nature chevaleresque des Polonais, il a chanté Kosciusko et les malheurs de la Pologne¹¹. Il est vrai que dès 1774 le Souabe Christian Schubart, l'ennemi des tyrans, dans son poème *Pologne* avait dénoncé le premier partage.
- 12 Dans les milieux intellectuels allemands, au début du siècle, des voix s'élèvent pour déplorer le sort réservé à la Pologne, en particulier Bettina von Arnim, une des figures les plus marquantes du romantisme, dans son essai *De la Pologne*, traduit les sentiments réprobateurs d'une partie importante de l'Allemagne cultivée face aux partages. Goethe, en revanche, inaccessible aux passions nationales et uniquement préoccupé de culture, s'imagine, comme il le confie à son secrétaire Eckermann, que c'est une chance pour les provinces polonaises d'être rattachées à la Prusse : elles accèderont ainsi à un niveau de culture supérieur¹² !
- 13 Dans un premier temps d'ailleurs, jusqu'à l'écrasement de la Prusse en 1806, les Polonais n'ont pas trop à souffrir de l'administration prussienne qui agit dans un esprit uniquement monarchique ; ce qui importe, c'est que les sujets, sans considération de nationalité, se montrent loyaux envers la couronne. Les rois de Prusse jusqu'à Frédéric-Guillaume IV compris, qui reste sur le trône jusqu'en 1859, s'estiment tenus d'apprendre le polonais, vu l'importance numérique de la population polonaise de leurs États¹³. Par rapport à l'ancienne Pologne dont les structures sociales demeuraient féodales, la Prusse de Frédéric le Grand est en avance ; des mesures sont prises en

faveur des paysans, notamment de ceux des domaines royaux, ils deviennent propriétaires héréditaires de leur ferme, quelle que soit leur nationalité. Certains grands, comme le prince Poniatowski, entretiennent les meilleurs rapports avec la Cour de Berlin. Poniatowski choquera même Napoléon en arborant l'ordre de l'Aigle noir¹⁴. Et, pour preuve que cette première administration prussienne n'avait pas été inhumaine, on citera les adieux de la *Gazeta Warszawska* au général von Köhler, dernier gouverneur de Varsovie, contraint de quitter le pays après la défaite d'Iéna :

Le gouvernement de ce fonctionnaire, empreint de bonté et de bienveillance, lui a gagné l'amour et l'estime de tous ; il est parti, accompagné de la bénédiction et des bons vœux des habitants pour lesquels il fut à la fois un gouvernant et un ami¹⁵.

- 14 Après l'épisode napoléonien du grand-duché de Varsovie qui réveilla l'espoir des Polonais, ce fut le quatrième partage, en 1815, au congrès de Vienne. En plus de la Prusse occidentale, demeurée prussienne même après Tilsitt, les Hohenzollern reçurent en partage la Posnanie, à peuplement très majoritairement polonais. Frédéric-Guillaume III constitua cette province en « grand-duché de Posen ». Il plaça à sa tête un gouverneur polonais, Antoine Radziwill. Les couleurs de la province furent blanc et rouge, les anciennes couleurs polonaises.
- 15 Frédéric-Guillaume III, lors de la prise de possession du territoire, fit une déclaration garantissant aux Polonais qu'ils trouveraient dans son royaume une patrie, sans avoir à renier leur nationalité, que leur religion et l'usage de leur langue dans tous les actes officiels seraient préservés, que leur province se verrait accorder une Constitution et que tout Polonais, dans la mesure de ses capacités, aurait accès aux emplois publics en Posnanie et dans le reste du royaume.
- 16 Ces promesses furent tenues jusqu'en 1831 ; l'autonomie provinciale fut respectée, les Allemands de Posnanie se plaignant même d'être défavorisés par rapport aux Polonais. La noblesse polonaise détenait la majorité à la diète provinciale et décidait de la nomination des *Landräte*, l'équivalent des sous-préfets. Jusqu'en 1831 les Polonais eurent leurs écoles. Une ordonnance de 1823 du ministre des Cultes Altenstein précise qu'il suffit que les Polonais connaissent l'allemand, mais déconseille toute tentative de germanisation qui s'avérerait d'ailleurs irréalisable¹⁶. L'abolition du servage, la libération des paysans appliquée depuis 1823 en Posnanie fut une mesure appréciée des masses rurales, mais elle entraîna l'opposition de la noblesse polonaise atteinte dans ses intérêts économiques et qui se considérait toujours comme la nation.
- 17 C'est la première révolution, en 1831, dans la partie russe de la Pologne qui mit un point final aux bons rapports entre la Prusse officielle et les Polonais. Dans les provinces prussiennes de Posnanie et de Prusse occidentale il n'y a pas eu de troubles, mais les autorités craignent que la noblesse polonaise ne pousse là aussi à l'action. Le prince Radziwill est remplacé par un gouverneur prussien, Flottwell, qui cherche à réduire l'influence du clergé et de la noblesse. Maintenant commence l'achat de domaines nobiliaires par l'État et l'installation de paysans allemands.
- 18 C'est alors qu'après cette glorieuse révolution se développent les thèmes polonophiles dans les lettres allemandes. Après Zacharias Werner et Bettina von Arnim déjà cités, de nombreux poètes de la première moitié du XIX^e siècle exaltent la résistance polonaise et la personnalité de Kosciuszko, les plus connus étant Grabbe, Hebbel, Platen, Holtei et divers représentants de la « Jeune Allemagne ».
- 19 Mais, dès 1822, Henri Heine publie un récit de voyage en Pologne prussienne, intitulé, lui aussi, *De la Pologne*¹⁷. Dans ces pauvres villages de torchis il pense voir des gens plus

intelligents que les paysans allemands, à l'esprit plus délié, en proie à de brusques accès d'enthousiasme ou de colère. Il ne tait certes pas leurs défauts, mal propreté, ivrognerie, négligence, mais il en fait non point les causes de leur misère, il y voit les conséquences de cette misère. Heine dénonce le despotisme seigneurial auquel ils sont soumis. Il admet certes que ces nobles polonais sont généralement humains, mais il déplore l'absence de toute vie personnelle des gens du peuple, leur servilité obligée envers les nobles. Ceux-ci, il ne les dépeint toutefois pas de manière manichéenne : s'il les trouve arrogants, indisciplinés, joueurs, menteurs, jouisseurs, buveurs, il souligne leur bravoure, leur fierté, leur générosité, leur sens de l'égalité entre pairs ainsi que leur culture, d'ailleurs essentiellement française. Ces nobles lui laissent espérer l'apparition d'une culture polonaise autonome. Heine surtout ne tarit pas d'éloges sur les Polonaises ; il vante leur grâce, leur charme, leur séduction. Il les voit tendres, rieuses, aimant la musique et la danse, copiant les mœurs et les modes de Paris, lisant les romans français et il ne les trouve pas dans leurs conduites plus inconséquentes ou plus légères que les sentimentales Allemandes.

- 20 Ce qui le frappe chez les Polonais, c'est l'ignorance de l'Allemagne. Ne pouvant jamais résister à un trait d'esprit, il écrit :

La Pologne est située entre la Russie et la France. L'Allemagne n'est qu'un vaste marécage qu'on traverse en hâte pour arriver au pays béni où se fabriquent les mœurs les plus raffinées et les cosmétiques les plus délicats. Les influences barbares viennent de Russie dans des contacts hostiles ; les influences hyper-civilisées viennent de France dans des contacts amicaux ; et ce mélange de barbarie et d'extrême civilisation détermine la vie quotidienne des Polonais.

- 21 Et, comme beaucoup d'Allemands, Heine note le patriotisme des Polonais, « né du malheur et de la lutte pour l'indépendance »¹⁸, et il ajoute : « Si patrie est le premier mot du Polonais, liberté est son second. » Il précise aussi que l'orgueil national des nobles polonais inclut le mépris de ce qui est allemand.
- 22 Bien entendu, Heine s'intéresse aussi à ses frères, les Juifs polonais. Ils sont méprisés, tenus à l'écart, et pourtant, souligne-t-il, ils sont indispensables dans un pays agricole, où eux seuls exercent tous les métiers et tous les commerces. Il voit davantage de dignité et de vraie culture chez le Juif polonais crasseux que chez le Juif berlinois élégant et policé, mais servile.
- 23 Heine, après l'écrasement du soulèvement de 1831, louera encore les Polonais.
- 24 Car c'est surtout 1831 qui suscitera la polonophilie des écrivains et de l'opinion en Allemagne. Cette réaction s'insère dans le courant démocratique européen, mais sans doute nulle part, en raison du voisinage, la sympathie ne se manifesta avec autant de ferveur qu'en Allemagne. Partout se constituèrent des *Polenvereine*, des clubs polonophiles, la presse libérale appela à des dons et même à un soutien armé en faveur des Polonais luttant pour leur liberté. Des dons en nature et en espèces affluèrent vers la Pologne et 80 médecins allemands accompagnèrent des volontaires jusque sur le théâtre des opérations. Après l'écrasement du soulèvement, plus de 3 000 Polonais, des nobles en particulier, prennent à travers l'Allemagne le chemin de l'exil. En leur honneur sont organisés banquets et réceptions ; à la porte de certaines villes, on se disputait le privilège de loger chez soi des réfugiés polonais¹⁹.
- 25 Et c'est encore Heine qui dépeint, certes plus tard, en 1840, l'émotion suscitée en Allemagne à la vue de ces fugitifs :

Le sort inouï de tant de nobles martyrs de la liberté, qui traversaient l'Allemagne en longs cortèges funèbres pour se réunir à Paris, était propre à remuer jusqu'au fond tout cœur noble et sensible. Qu'ai-je besoin, ami lecteur, de te rappeler ces tristesses, tu as vu de tes yeux embués de larmes le passage de ces Polonais en Allemagne, et tu sais comment le peuple allemand, paisible et taciturne, si patient à supporter ses propres maux, fut ému de colère à la vue de ces malheureux Sarmates, à tel point que nous faillîmes faire pour ces étrangers ce que jamais nous ne ferons pour nous-mêmes, je veux dire renoncer aux devoirs les plus sacrés des sujets et faire une révolution – pour les Polonais²⁰.

- 26 Puis, en 1832, à l'occasion de la fête républicaine et patriotique de Hambach, dans le Palatinat, flottait, à côté des couleurs noir-rouge-or du mouvement national allemand, le drapeau polonais. L'un des organisateurs, Siebenpfeiffer, acheva sa harangue par un triple vivat pour les Allemands, les Polonais et les Français. Il plaida pour la libération des frères polonais, hongrois et italiens. Mais l'application du principe des nationalités sur des bases linguistiques pouvait être un véritable brûlot : ainsi Karl-Heinrich Brüggemann, un des chefs du mouvement étudiant, la *Burschenschaft*, alors contraint à la clandestinité, réclamait-il à Hambach la libération et la réunification de la Pologne, mais aussi le rattachement de l'Alsace et de la Lorraine à une Allemagne enfin unie et celui de la Wallonie à la France²¹ !
- 27 Et cette sympathie éveillée par le soulèvement de 1831 trouva un formidable écho dans la littérature. Rares furent alors les poètes allemands qui n'écrivirent des *Polenlieder*. Les plus illustres d'entre-eux furent Grillparzer, Platen, Lenau. Mais il y eut aussi une foule d'auteurs obscurs²². Statistiquement, les Autrichiens arrivent en tête. La présence parmi eux de Franz Grillparzer mérite une attention particulière, vu que la démocratie et l'idée de nation n'avaient guère ses faveurs. Dès 1831 il composa une adresse à la ville de Varsovie : il déplore que l'Europe, si soucieuse du sort de la Grèce, ait laissé égorger la liberté en Pologne.
- 28 Un autre Viennois, Moritz Hartmann, dans une épître au roi de Prusse intitulée *Cracovie*, n'hésite pas à lui reprocher d'avoir fait « de notre belle Allemagne un pays de bourreaux ».
- 29 Dans trois strophes *An Mickiewicz*, le Souabe Unland exprime au poète polonais toute son émotion face aux malheurs de sa patrie. Legrand auteur dramatique Hebbel, quant à lui, chante le soulèvement de Varsovie sous le titre *Noch ist Polen nicht verloren* (*Non, la Pologne n'est pas encore perdue*).
- 30 Mais le chanfre infatigable de la Pologne, c'est un aristocrate, le comte Platen. C'est lui qui a donné à son indignation sincère l'expression la plus éloquente²³ dans quatorze *Polenlieder*, interdits à quatre reprises par la censure de Metternich entre 1831 et 1841. Ces poèmes ont pour thèmes les scènes légendaires de la résistance polonaise : le coup de force de Catherine de Russie contre la diète de Grodno, la chute de Varsovie en 1795, la révolution de 1831, l'épisode du régiment de Kalisch traversant Varsovie assiégée et acclamé aux cris de « Vive le régiment de Kalisch ! » et les soldats répondant : « Non, meure le régiment de Kalisch et vive la Pologne ! » Platen n'oublie pas les derniers habitants de Cracovie fuyant leur patrie et les cosaques de Volhynie précipitant leurs chevaux dans le fleuve pour ne pas tomber aux mains des Russes. Et, bien sûr, il célèbre les figures héroïques de Sobieski, Kosciuszko et Poniatowski. Mais il ne se cantonne pas au domaine des lettres, il adresse carrément une supplique au roi de Prusse en faveur de francs-tireurs polonais demandant asile et assistance. Démarche inutile d'ailleurs, Berlin ne voulant pas indisposer Saint-Pétersbourg.

- 31 Il faut d'ailleurs reconnaître qu'après Platen et ses contemporains de la « Jeune Allemagne » la vague allemande de polonophilie s'essouffle et ne résiste pas aux épreuves de la révolution de 1848.
- 32 En effet, en Allemagne, la révolution de 1848 a une double finalité : l'obtention de régimes constitutionnels, mais tout autant la création d'un État national, la Confédération germanique née en 1815, paralysée par l'antagonisme austro-prussien et l'excessive autonomie de ses membres, ne répondant pas aux exigences d'un tel État. Les libéraux du « Parlement provisoire » qui préparent l'élection d'une Assemblée nationale décident d'inclure dans le territoire du futur Etat la Prusse occidentale, mais laissent en suspens le problème de la Posnanie et, conformément à la tradition libérale, proclament « le devoir sacré du peuple allemand de coopérer à la reconstitution de la Pologne ». C'était en mars. Mais les Polonais qui voient dans cette révolution enfin la possibilité de recouvrer leur indépendance nationale se laissent localement entraîner à des débordements contre les minorités allemandes. Celles-ci réagissent, on en vient à des affrontements physiques. Très vite la révolution dissipe les illusions libérales : on avait cru que les peuples libérés de la domination des princes fraterniseraient. Au contraire, la révolution provoque des affrontements nationaux au Schlesvig-Holstein où les Allemands cherchent à se libérer de la tutelle danoise et en Posnanie donc où les Polonais rejettent la présence allemande. L'idéologie libérale ne résiste pas à l'épreuve des faits à l'Assemblée nationale de Francfort. Lorsqu'on aborda le problème polonais on prit conscience de la complexité de la réalité, notamment de l'imbrication des ethnies. Allait-on abandonner des îlots de peuplement allemand sur l'autel de l'indépendance polonaise ? Même un libéral de gauche, comme Wilhelm Jordan, invita ses collègues parlementaires à se départir enfin de cet « oubli de nous-mêmes qui nous fait nous passionner pour toutes les nationalités possibles »²⁴. Le ton était donné, la conscience nationale l'emportait sur les idéaux libéraux. Mais, dans l'affaire polonaise, l'attitude de nombreux libéraux du centre répondait peut-être davantage encore à une crainte de l'extension de la révolution : la violence des événements en Pologne commence à inquiéter une majorité d'Allemands qui se contentent d'une révolution modérée, si l'on peut dire²⁵. Ainsi apparaît dès 1848, en Allemagne, l'image du Polonais révolutionnaire. Pour beaucoup d'Allemands désormais, la violence, les désordres effacent l'image du Polonais héroïque luttant pour sa liberté. Bientôt le Polonais ne suscite plus la sympathie, mais la crainte, même en Allemagne de l'Ouest et du Sud, de tradition plus polonophile que le Nord et l'Est.
- 33 Après la révolution, la politique prussienne en Pologne devient louvoyante : l'emploi du polonais dans l'administration se restreint toujours davantage, en revanche, l'école polonaise non seulement garde droit de cité, mais se développe en haute Silésie et en Prusse occidentale. Au moment de la guerre de Crimée, certains libéraux demandent l'entrée en guerre de la Prusse contre la Russie et la reconstitution d'un État polonais comprenant l'est de la Posnanie et les terres polonaises de Russie. Nous sommes encore en 1853.
- 34 Mais à la décennie suivante, avec l'arrivée de Bismarck à la tête du gouvernement, en 1862, les choses s'aggravent pour les Polonais de Prusse : non pas qu'il soit nationaliste, il parle avec mépris du « boniment des nationalités », déclare qu'il s'agit là d'une « idée de professeur », mais il tient à la puissance de la monarchie prussienne et, redoutant une attaque de la France bonapartiste, il attache beaucoup de prix à d'excellentes relations avec Saint-Pétersbourg. Or le soulèvement de 1863 en Pologne russe suscite à

nouveau un mouvement de sympathie chez les libéraux allemands. Bismarck éprouve de grandes difficultés à justifier devant le Landtag sa politique de soutien au tsar. À juste titre d'ailleurs, il rétorque à ses détracteurs que ce serait folie de croire qu'un État polonais reconstitué n'engloberait pas les parties prussienne et autrichienne.

- 35 Et déjà apparaît en 1861, dans une lettre de caractère privé, à sa sœur, écrite à Saint-Pétersbourg, où il était ambassadeur, un thème qui va devenir lancinant : le danger polonais, ils vont nous submerger. Il faut donc les détruire par assimilation, si possible volontaire, si besoin est, imposée. En effet, les statistiques sont là pour témoigner de l'extraordinaire vitalité polonaise. À chaque recensement on constate un accroissement du pourcentage de l'élément polonais. Cette obsession des responsables allemands face à une démographie slave galopante a son parallèle dans les inquiétudes françaises en présence d'une natalité allemande alors supérieure. Elle atteindra son paroxysme à l'époque nazie avec ses inhumaines conséquences : Melita Maschmann, ancienne dirigeante repentie du BDM, l'organisation national-socialiste des jeunes filles, relate dans ses souvenirs publiés sous le titre *Fazit (Bilan)* qu'elle fut envoyée en Pologne en 1942 ; émue par le spectacle d'enfants polonais faméliques, elle leur fait l'aumône, tout en ayant mauvaise conscience, car lui revient à l'esprit ce tract de propagande trouvé dans la boîte à lettres familiale et qui représentait une carte d'Europe où, sur chaque pays, figurait un bébé de taille différente : sur l'Allemagne était sagement assise une petite fille craintive, à sa droite, en Pologne, un vigoureux garçon s'avancait, à quatre pattes, en direction de l'Allemagne²⁶.
- 36 D'autre part, Bismarck, pour fonder l'Empire, a dû s'appuyer sur les nationaux-libéraux. Or ceux-ci, qui avaient si longtemps aspiré à la réalisation de l'unité nationale, sont en proie à un nationalisme militant. L'un des leurs, Gustav Freytag, dès 1855, publie *Soll und Haben (Doit et avoir)*, roman à la gloire de la bourgeoisie et du travail allemands. Silésien, il situe l'action dans sa province. Il a trois cibles : les nobles, les Juifs et les Polonais. Il tient ces derniers pour incapables d'ordre et de progrès, parce qu'ils manquent de l'élément constitutif d'une société, c'est-à-dire d'une bourgeoisie porteuse de la civilisation²⁷. Les nobles font la loi. « Comme si des gentils hommes et des serfs pouvaient former un Etat! »²⁸. Ainsi Freytag dénie-t-il *a priori* toute possibilité de reconstitution d'un État polonais.
- 37 *Soll und Haben* compte parmi les best-sellers du XIX^e siècle, aussi Freytag a-t-il « largement contribué au retournement de l'opinion allemande et à la genèse d'une mentalité raciste à l'égard des Polonais »²⁹.
- 38 Anarchie et alcoolisme semblent les caractéristiques de ce peuple : « là-bas tout le monde boit de l'eau-de-vie, même les nourrissons »³⁰.
- 39 Le roman relate les soulèvements polonais de 1846 et de 1848. Leurs causes sont présentées de manière caricaturale : ce sont « de vieux souvenirs » qui ont amené les paysans polonais à se soulever, et ils l'ont fait à l'instigation de « seigneurs féodaux » et de « prêtres fanatiques »³¹. Cette révolution n'offre qu'un spectacle de désordre et d'indiscipline. Cette description entretient chez le lecteur allemand l'idée du Polonais agité et révolutionnaire, apparue en 1848, et en même temps fait ressortir les aspects négatifs d'une révolution. Le négociant, présenté comme l'un des personnages les plus sensés du roman, déclare ainsi : « La révolution a toujours des effets destructeurs, rarement constructifs »³². Cela dit, Freytag reconnaît aux Polonais certains traits de caractère généralement admis en Allemagne, du moins présents chez les nobles : grâce, courtoisie, sociabilité, une nature chevaleresque.

- 40 Bismarck, quant à lui, retient chez les nobles polonais le besoin de paraître ; dans ses *Pensées et Souvenirs* il évoque ces nobles polonais qui portent une pelisse de zibeline, mais n'ont pas de chemise en-dessous.
- 41 En fait, c'est la fondation de l'Empire allemand qui marque l'aggravation des rapports entre Polonais et Allemands. Au Reichstag, les députés polonais forment un groupe national de quinze membres en 1871. Tous des nobles ou des ecclésiastiques, ce qui renforce l'idée de la quasi-inexistence d'une bourgeoisie polonaise à cette époque encore. Lors des débats constitutionnels, le groupe dépose un amendement excluant les régions polonaises du territoire de l'Empire. Le porte-parole, Zoltowski, développa les arguments suivants : nous nous réjouissons que le peuple allemand ait enfin réalisé son unité, car cette unité s'est faite en vertu du principe des nationalités que nous revendiquons pour nous-mêmes ; l'Allemagne ne peut nous refuser ce à quoi elle a aspiré si longtemps³³. Et son collègue Krzyzanowski rappela la position du groupe :
- Nous voulons demeurer sous souveraineté prussienne, jusqu'à ce que la Providence décide autrement de notre sort, mais nous ne voulons pas être incorporés à l'Empire allemand³⁴.
- 42 En d'autres termes, les Polonais peuvent accepter provisoirement d'appartenir à la Prusse, État dynastique, mais refusent de s'intégrer à un État national étranger. Les deux orateurs et leur ami Niegolewski firent valoir qu'ils avaient été élus en raison de leur nationalité.
- 43 Ce que contestèrent Bismarck et les représentants des partis « nationaux ». On leur jeta à la figure qu'ils étaient seulement les élus du « parti clérical »³⁵. Dès lors commencèrent les tentatives d'assimilation, c'est-à-dire de germanisation. Bismarck, prisonnier de schémas historiques, croira que les seuls ennemis de la Prusse et de l'Empire étaient la noblesse et le clergé, mais qu'il pourrait gagner les paysans.
- 44 Mais surtout le problème polonais, en raison de son aspect confessionnel, contribue à entraîner l'Allemagne dans une grave crise intérieure, d'une durée de deux décennies, le *Kulturkampf*, Bismarck se méfie des catholiques allemands qui représentent 36 % de la population de l'Empire et ont été majoritairement pro-autrichiens. Le cauchemar d'une coalition catholique contre le nouvel Empire allemand l'obsède : il la voit formée de l'Autriche et de la France, qu'il a battues, s'appuyant sur les Polonais et les catholiques allemands. Depuis la Réforme, considérée non seulement comme une libération spirituelle, mais aussi nationale, les protestants allemands reprochent à leurs compatriotes catholiques leur tiédeur nationale. Le *Kulturkampf* s'appuie sur ces vieux griefs et les ravive. Jusqu'à l'époque nazie on les accusera de faire passer le point de vue confessionnel avant l'intérêt national et on leur citera en exemple les catholiques de France qui sont Français, avant d'être catholiques ! Pendant tout le *Kulturkampf* on reprochera au clergé catholique allemand de Silésie de favoriser les Polonais pour des raisons confessionnelles. Ainsi Bismarck justifia-t-il sa loi sur l'inspection primaire en Prusse par l'aide apportée par certains prêtres allemands de haute Silésie au mouvement national polonais³⁶. D'où aussi une des fameuses « lois de mai » 1873 concernant la « formation et la nomination des ecclésiastiques » qui impose aux candidats un examen de culture générale allemande, afin de « germaniser » le clergé catholique allemand !
- 45 Dans ses *Pensées et Souvenirs*, Bismarck prétendra avec quelque exagération s'être lancé dans le *Kulturkampf* par crainte du polonisme :

Le début du *Kulturkampf* a été pour moi essentiellement déterminé par son aspect polonais. Depuis qu'on avait renoncé à la politique des Flottwell et Grollmann, depuis la consolidation de l'influence des Radziwill sur le roi et de la création d'une « Section catholique » au ministère des Cultes, les données statistiques ne laissaient aucun doute quant aux progrès plus rapides de la nationalité polonaise aux dépens de l'élément allemand en Posnanie et en Prusse occidentale, et, en haute Silésie, le groupe des *Wasserpölacken*, jusqu'alors résolument prussien, était polonisé³⁷. Schaffranek fut élu par eux au Landtag où, en tant que parlementaire, il nous jetait le proverbe en langue polonaise de l'impossibilité d'une fraternisation entre Allemands et Polonais. Pareilles choses n'étaient possibles en Silésie que grâce à l'autorité officielle de la Section catholique³⁸.

- 46 Aussi Bismarck et beaucoup d'hommes politiques protestants établiront-ils l'équation à la fois exacte et trompeuse : polonais = catholique. Ce fut pour eux une arme contre les catholiques allemands, mais aussi la source d'une grave erreur dans l'appréciation des réalités polonaises. Ils s'illusionnèrent quant à la véritable nature du polonisme. Ils ne voulaient voir que l'aspect religieux du problème et sous-estimaient le facteur proprement national. À cet égard un article des *Grenzboten*, la principale revue national-libérale, traduit éloquemment cette méprise :

Si le paysan polonais exprime de la haine pour l'Allemand, c'est que presque toujours il confond germanisme et luthéranisme. Donc cette haine disparaîtra si les prêtres cessent d'entretenir la haine religieuse et si les écoles, délivrées de leur influence, n'enseignent plus seulement des mécanismes, mais éclairent les esprits. Quand les plus hautes autorités scolaires de Prusse cesseront-elles de rester aveugles devant cette réalité notoire ?³⁹

- 47 La religion catholique était certes un support vigoureux de la conscience nationale polonaise, mais cette conscience nationale existait indépendamment de la foi religieuse, c'était la conscience d'un peuple écartelé et opprimé. Que Bismarck n'ait pas pleinement saisi la force du patriotisme polonais, cela se conçoit, vu la tiédeur de son propre sentiment national, mais que les nationaux-libéraux, champions de l'État national, aient pu se méprendre, cela prouve leur germanocentrisme.
- 48 Si Bismarck n'agit pas par nationalisme, il a cependant, dans le cas présent, pleinement conscience que raison d'État et germanisme ont partie liée. Ainsi demandait-il, dès mai 1867, à von Mühler, ministre des Cultes, d'étudier les moyens de renforcer l'influence allemande dans les provinces orientales du royaume⁴⁰.
- 49 Et ainsi la lutte contre l'Église catholique sembla-t-elle le moyen le plus efficace d'endiguer le polonisme. La première mesure du *Kulturkampf*, en été 1871, fut la suppression de la Section catholique, sous prétexte qu'elle était une officine polonaise entre les mains des Radziwill.
- 50 Comment s'étonner, dans ces conditions, que, pour le Polonais moyen, germanisme fût synonyme de luthéranisme ? Les autorités prenaient soin de n'envoyer que des fonctionnaires protestants dans les provinces polonaises, les catholiques étant soupçonnés de sympathiser, par affinité confessionnelle, avec le mouvement polonais, un vrai cercle vicieux !
- 51 Le combat religieux se doublera bientôt de mesures linguistiques : en 1873 l'enseignement doit se faire exclusivement en allemand, sauf l'instruction religieuse, en 1876 l'allemand devient l'unique langue administrative ; cette politique linguistique culmina en 1900-1901, sous le chancelier Bülow ; lorsque les autorités prétendirent étendre l'usage de l'allemand à l'instruction religieuse, la conjonction des facteurs religieux et national provoqua alors une grave explosion illustrée par la grève scolaire.

- 52 Les lois linguistiques s'avérant inopérantes, on édicta des lois foncières. En 1886 fut votée une « loi de peuplement » qui devait permettre l'achat de domaines polonais par des exploitants allemands sur des fonds d'État. Un front uni des Polonais mit cette loi en échec, grâce au système de coopératives mis en place dès 1873 et renforcé après la « loi de peuplement ».
- 53 D'ailleurs ces mesures de germanisation se heurtèrent à de vives oppositions en Allemagne même. Il y eut d'abord des individus qui dénoncèrent ces mesures de contrainte, par exemple le conservateur protestant Ernst-Ludwig von Gerlach, qui voyait en elles un manque à la parole donnée lors de la réunion des provinces polonaises à la Prusse et la source d'un antagonisme insurmontable. On sera encore plus surpris de trouver parmi les adversaires de cette politique le juriste national-libéral Gneist, que Windthorst, le chef du parti du Centre, qualifiera, en raison de ses prises de position courageuses, d'« avocat des Polonais ».
- 54 Mais ce seront surtout deux secteurs importants de l'opinion allemande qui combattront ces tentatives de germanisation : le Centre catholique et les sociaux-démocrates.
- 55 Au nom du Zentrum, ce fut essentiellement Windthorst qui intervint sans relâche, au Reichstag comme au Landtag de Prusse, pour s'opposer aux mesures de germanisation, que ce soit la législation linguistique ou les tentatives de colonisation. Il fait notamment valoir le droit naturel de tout individu d'employer sa langue maternelle. Et il jette à la face du gouvernement lors d'un débat sur la réglementation linguistique dans les provinces polonaises, le 25 janvier 1888 : vos lois échoueront, vos adversaires vous sont supérieurs, ce sont tout simplement les mères des jeunes Polonais⁴¹ !
- 56 Les principaux arguments de Windthorst, lui aussi peu sensible à l'aspect proprement national des problèmes, sont d'ordre moral et juridique : les engagements pris par Frédéric-Guillaume III, au congrès de Vienne, de respecter la spécificité polonaise. Windthorst vante aussi la bravoure des Polonais qui, en 1864, sous le drapeau prussien, ont libéré les Allemands du Schlesvig, et, en 1870, participé à la campagne de France⁴². Inversement, à propos de la prétendue intempérance polonaise, il rétorque que les Allemands, de leur côté, boivent malheureusement beaucoup⁴³. La popularité de Windthorst en Pologne est si grande que, lorsqu'il prend l'initiative de construire une église catholique à Hanovre, des collectes s'organisent dans les provinces polonaises, comme en témoignent les journaux de Posen d'avril et de mai 1887. À cette occasion le *Kurier poznański* et le *Dziennik poznański* célèbrent en Windthorst un ami de la Pologne. Et pourtant il n'a jamais osé réclamer l'indépendance de la Pologne. Il faut dire que l'accusation de *Reichsfeindschaft* portée contre son parti et lui-même le contraignent à une prudente tactique⁴⁴. Dès les débuts du *Kulturkampf* Bismarck avait précisément tenté de discréditer Windthorst aux yeux de l'opinion allemande en insinuant qu'il était en rapport avec le mouvement polonais. À cette fin, il avait fait état, devant la Chambre des seigneurs de Prusse, d'une lettre de Windthorst trouvée chez le chanoine Kozmian, de Poznan, au cours d'une perquisition.
- 57 La social-démocratie, elle, du moins originellement, n'avait pas, en raison de son idéologie officiellement internationaliste, de tels complexes. Le grand défenseur des Polonais, au sein du parti, fut Wilhelm Liebknecht. Jusqu'au tournant du siècle la social-démocratie a mené le combat sur un double plan : dans son programme de politique étrangère, elle inscrit la reconstitution de la Pologne, certes comme un objectif idéal et

lointain ; en politique intérieure elle mène le combat contre toute mesure discriminatoire touchant les Polonais de Prusse⁴⁵.

- 58 La polonophilie de Liebknecht demeure d'abord dans la tradition libérale antérieure à 1848. Lui aussi fait valoir le droit naturel des Polonais à jouir de leur langue, mais il y ajoute leur droit à l'indépendance. Mais il a aussi des arguments plus politiques, plus tactiques : une Pologne reconstituée formerait un rempart contre le péril russe. Pour les sociaux-démocrates allemands, le tzarisme représentait le despotisme, le mal absolu, ce qui les conduira en août 1914 à voter les crédits militaires.
- 59 Mais, lorsque les socialistes polonais, en 1893, décident de fonder leur propre parti, le Parti socialiste polonais en Prusse, les rapports entre sociaux-démocrates allemands et polonais se gâtent. On reproche aux Polonais de faire passer leurs préoccupations nationales avant les intérêts de classe. La social-démocratie allemande est alors en partie gagnée par le nationalisme ambiant. Dès lors on continue certes de s'opposer aux mesures anti-polonaises, mais on met la revendication d'un État polonais de côté.
- 60 Le problème polonais revêtait pour la social-démocratie, comme pour le Zentrum d'ailleurs, une importance d'autant plus grande que, vers la fin du siècle, il ne concernait plus seulement les provinces orientales de Prusse, mais aussi le bassin rhéno-westphalien où les Polonais avoisinaient en 1914 le chiffre impressionnant de 400 000⁴⁶. Certes, là les questions se posaient différemment : il s'agissait de simples rapports interethniques sans lutte pour la possession du sol.
- 61 Ainsi notre parcours à travers le XIX^e siècle a fait apparaître des images plus nuancées du Polonais qu'on aurait pu le croire. Si, dans un premier temps, lorsque la politique demeure du domaine des princes et des chancelleries, les sentiments prédominants en Allemagne à l'égard du peuple voisin sont, notamment dans les milieux intellectuels et libéraux, la sympathie, la compassion, l'admiration suscitée par le courage et l'héroïsme, on assiste, avec la révolution de 1848, à un retournement. Le choc des ethnies lié à la démocratisation et à la nationalisation de la vie politique fait naître l'image du Polonais révolutionnaire, agité, débordant de vitalité, d'où menaçant. Mais, même dans cette seconde période, deux groupes importants de l'opinion allemande, les catholiques du Centre et les sociaux-démocrates, manifestent leur solidarité envers les Polonais opprimés par l'Allemagne officielle.
- 62 Et, dans l'imagerie populaire, les traits dominants du caractère polonais demeurent, d'un côté désordre et agitation, de l'autre charme et bravoure.

NOTES

1. – Nous signalerons cependant un ouvrage bien équilibré, qui, sans cacher les douloureux aspects de la question, en montre aussi tous les côtés positifs ; deux des trois auteurs sont Polonais, le troisième Allemand : Richard Breyer, Peter E. Nasarski, Janusz Piekalkiewicz, *Nachbarn seit tausend Jahren (Voisins depuis mille ans)*, Mayence, v. Hase & Koehler, s.a. (d'après les abondantes indications bibl., paraît dater du milieu des années 1970).

2. – Ainsi, en haute Silésie, le recensement précédant la guerre de 1914 indiquait 60% de polonophones et le plébiscite de 1921 donna 60% pour le maintien dans l'Empire allemand.
3. – Johann Bobrowski, *Levins Mühle*, Berlin-Est, Union Verlag, 1969, p. 6.
4. – Les Polonais représentant un peu plus de la moitié de la population.
5. – Ce qui, avec l'affinité confessionnelle, explique que, des trois puissances occupantes, l'Autriche ait laissé le moins mauvais souvenir en Pologne.
6. – Breyer, Nasarski, Piekalkiewicz, *op. cit.*, p. 175.
7. – *Ibid.*
8. – Jakob u. Wilh. Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, 14 .Bd., Leipzig, 1911, p. 678.
9. – Joh. Gottfr. Herder, *Journal meiner Reise im Jahr 1769*, Stuttgart, Reclam, 1976, p. 78.
10. – Breyer, Nasarski, Piekalkiewicz, *op. cit.*, p. 79.
11. – Geneviève Bianquis, La Pologne dans la poésie allemande (1778-1832), in *Revue de littérature comparée*, t. 23, 1949, p. 58.
12. – Eckermann, *Gespräche mit Goethe*.
13. – H. J. Schoeps, *Preussen Geschichte eines Staates in Bildern*, Berlin, 1968, p. 10.
14. – Breyer, Nasarski, Piekalkiewicz, *op. cit.*, p. 172.
15. – *Ibid.*
16. – Jobst Gumpert, *Polen-Deutschland Bestandsaufnahme einer tausendjährigen Nachbarschaft (Pologne-Allemagne, Bilan d'un voisinage millénaire)*, Munich, Gallwey, 1966, p. 122 ; cet ouvrage, paru avant l'ouverture de la politique à l'Est, présente les problèmes d'un point de vue plus étroitement allemand que celui de Breyer par exemple.
17. – Heinr. Heine, *Historisch-Krit. Gesamtausgabe* (Düsseldorfer Ausgabe), hg. v. Manfr. Windfuhr, Bd 6, 1978, p. 57-80.
18. – *Op. cit.*, p. 65.
19. – Egm. Zechlin, *Die deutsche Einheitsbewegung*, Francfort/M., Ullstein, 1967, p. 95.
20. – Heinr. Heine, *op. cit.*, Bd. 2 ; Ludwig Börne, 1. III, p. 73.
21. – Egm. Zechlin, *op. cit.*, p. 102.
22. – Cf. Gen. Bianquis, *op. cit.*, p. 64.
23. – Selon G. Bianquis, *op. cit.*, p. 67.
24. – Cité par Golo Mann, *Deutsche Geschichte des 19. u. 20. Jh.*, Francfort/M., Fischer, 1961, p. 234.
25. – Cf. Walter Busmann, Zur Geschichte des deutschen Liberalismus im 19. Jh., in *Probleme der Reichsgründungszeit*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1968, p. 90.
26. – Melita Maschmann, *Fazit, Mein Weg in der Hitler-Jugend (Bilan, mon itinéraire dans les jeunesses hitlériennes)*, Stuttgart, dtv 1979, p. 68 et suiv.
27. – Gustav Freytag, *Soll und Haben*, Munich, Droemersch Verlag, 1953, p. 273.
28. – *Ibid.*
29. – P.-P. Sagave, *Recherches sur le roman social en Allemagne*, Éd. Ophrys, 1960, p. 56.
30. – Gustav Freytag, *op. cit.*, p. 283.
31. – *Op. cit.*, p. 265.
32. – *Op. cit.*, p. 287.
33. – Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Deutschen Reichstags, 1^{er} avril 1971, p. 97.
34. – *Op. cit.*, p. 98.
35. – *Op. cit.*, p. 98.
36. – Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Hauses der Abgeordneten, 1^{er} février 1872, p. 723.
37. – Sous l'appellation de *Wasserpöhlen* on désignait des Polonais de haute Silésie déjà passablement germanisés.
38. – Otto v. Bismarck, *Gedanken und Erinnerungen*, Stuttgart, Cotta, 1961, p. 373.

39. – *Die Grenzboten*, 1871, 1, p. 156 sq.
 40. – Walter Reichte, *Zwischen Staat und Kirche*, Berlin, Schlieffen, 1938, p. 362,
 41. – *Sten. Berichte über die Verh. des Hauses der Abg.*, 25 janvier 1888, p. 190.
 42. – *Op. cit.*, 28 janvier 1886.
 43. – *Op. cit.*
 44. – « Hostilité à l'Empire », c'est-à-dire « attitude antinationale ».
 45. – Hans-Ulrich Wehler, *Sozialdemokratie und Nationalstaat*, Göttingen, Van-denhoek & Ruprecht, 1971, p. 112.
 46. – *Ibid.*, p. 200.
-

RÉSUMÉS

Les relations germano-polonaises, dans le passé, sont loin d'avoir été uniquement conflictuelles. Le nombre des unions, qui se reflète dans la patronymie, les échanges culturels, l'attestent. Les images que les Allemands se font des Polonais au XIX^e siècle présentent ainsi des nuances. Si jusqu'en 1848 la polonophilie prédomine (image d'un peuple victime et héroïque, volonté de reconstituer la Pologne, aides des libéraux allemands au soulèvement de 1831, abondants reflets dans les écrits de la « Jeune Allemagne »), la révolution marque un tournant : avec le choc des nationalités apparaît l'image du Polonais menaçant, à la démographie galopante. Même dans cette seconde période, deux secteurs de l'opinion allemande, catholiques et socialistes, refusent la politique de germanisation. Pour l'imagerie populaire les traits du caractère polonais demeurent : désordre et agitation, charme et bravoure.

Nicht allein konfliktgeladene Situationen kennzeichnen die deutsch-polnischen Beziehungen in der Vergangenheit. Das beweisen sowohl die zahlreichen Ehen, die sich in den Familiennamen widerspiegeln, wie auch der rege Kulturaustausch. So weist das Polenbild der Deutschen im 19. Jahrhundert Nuancen auf. Bis 1848 herrscht eine polenfreundliche Gesinnung vor (Bild eines hingeeopferten, heldenhaften Volks, Wille zur Wiederherstellung Polens, Hilfeleistung der deutschen Liberalen beim Aufstand von 1831, häufige Äusserungen in den Schriften des «Jungen Deutschland»); die 48er Revolution bringt einen Wendepunkt: mit dem Zusammenprall der Nationalitäten taucht das Bild eines gefährlichen Polen mit beängstigender Fortpflanzungsrate auf. Aber auch in diesem Zeitabschnitt gibt es in der deutschen Öffentlichkeit zwei Sektoren, die die Germanisierungspolitik ablehnen: Katholiken und Sozialdemokraten. Doch die landläufigen Vorstellungen vom polnischen Volkscharakter bleiben sich gleich: Unordnung und Aufsässigkeit, Charme und Tapferkeit.

The relationships between Germany and Poland have not always been of a conflictual nature. Numerous marriages (a phenomenon reflected in family names) and cultural relationships testify to this. The German representation of Poland must thus be qualified. If up to 1848 Poles are in high favour (the image of a victimized and heroic nation, the will to reconstruct Poland, German liberal support for the 1831 uprising, the numerous references in the writings of the "Young Germany" group), the Revolution came as a turning point: the contest between nations contributed to the emergence of a threatening image of the manybreeding Pole. Even in this second period, two sectors of German opinion (the Roman Catholics and the Socialists) did not

accept the policy of germanization. However, popular images remain, the Pole still being thought of as disorderly and reckless, courageous and charming.

AUTEUR

PAUL COLONGE

Université de Lille III